

Psychoses



AU DIABLE VAUVERT

Gilles Vincent

Psychoses

Polar



Du même auteur au Diable vauvert

LES POUPÉES DE NIJAR, polar, 2020

USUAL VICTIMS, polar, 2022

AMADEUS, polar, 2024

ISBN: 979-10-307-0718-2

© Éditions Au diable vauvert, 2025

Au diable vauvert
La Laune 30600 Vauvert
www.audiable.com
contact@audiable.com

« On devient ce qu'on poursuit.

C'est inévitable... »

Ennemi public (série), 2023

Première partie

1

Tarbes – Vendredi 6 octobre

Avant de sortir, face au miroir de la salle de bains, elle s'est bricolé un chignon en vitesse, et cette fantaisie laisse à l'air libre son cou.

Une fois place Marcadieu, après dix minutes de déambulation au milieu des chenilles, autos-tamponneuses et autres manèges, elle s'est plantée face au *Crazy Dance*, a regardé les derniers passagers prendre place dans les voiturettes aux géométries étranges et multicolores.

Maryline a observé le démarrage, un peu poussif, a attendu les premières accélérations, le moment où les petits véhicules commenceront à tourner sur eux-mêmes avant de se croiser dans un ballet de plus en plus fou.

La musique devient maintenant assourdissante. Alors que le forain mène la danse dans son micro

et que les passagers hurlent à s'en exploser les cordes vocales, elle sent, posée au creux de sa nuque, comme une chaleur. Au niveau supérieur du rachis, un picotement entêtant. Elle tourne doucement la tête, pivote presque sur elle-même et le voit. Accoudé à une des baraques vendant des friandises, lunettes de soleil posées sur le nez, un infime sourire au coin des lèvres.

Jean, chemise blanche, blouson en toile kaki, la mèche un peu rebelle et dix bonnes années de moins qu'elle. Peut-être davantage.

Elle laisse le manège à sensations aller au bout de sa course, sourit à la vue de toutes ces jambes flageolantes quand elles retrouvent la terre ferme. Puis, elle se dirige vers le stand du *Cornet d'Amour*. Une fois son Magnum en main, elle en mordille l'extrémité jusqu'à ce que le caramel et la vanille lui parfument la bouche et se mettent à couler au fond de sa gorge.

Entre les immeubles encerclant la fête foraine, le soleil semble hésiter dans sa course descendante, n'inondant plus la place que par intermittence. Maryline a oublié ses fausses Ray-Ban et plisse les yeux. Elle remarque, dans une bande de lumière dorée, la silhouette de l'homme. Posté maintenant près du stand de tir, il allume une cigarette et relève la tête. Derrière ses verres fumés, elle jurerait que c'est bien elle qu'il fixe. Elle est presque convaincue que le sourire qui se dessine lui est adressé.

Elle songe un instant au miroir de sa salle de bains, aux reflets qui ne mentent pas. Elle se dit qu'il y a bien longtemps qu'un homme – en dehors des

ivrognes du quartier – ne s’est pas intéressé à elle. Alors, celui-là, plutôt beau garçon et de quinze ans son cadet, qu’est-ce qui lui prend de ne pas la quitter du regard et de lui sourire en coin, derrière ses lunettes d’aviateur ?

À moins qu’elle ne se fasse des idées. Oui, c’est ça. Sans autre motif que de faire naître en elle un petit frisson, elle se fabrique le scénario toute seule. Se figure être suivie par un beau gosse de pas trente ans qui ne va pas la lâcher et, au détour d’un manège, va lui prendre la main et l’entraîner dans elle ne sait quel rock enivrant. Elle sourirait presque de sa propre bêtise, se foutrait même des baffes.

D’une pichenette, elle balance le bâtonnet dans la première poubelle métallique, d’un pas décidé, se faufille dans la foule. Dans l’air du soir, flottent des odeurs de viande et d’oignons cuits, de frites aussi, suintant l’huile en fin de parcours. Autour d’elle, les gosses ont faim et les pères soif de bière. Un peu à l’écart, des mères sous leur voile baissent les yeux et tirent les petits par la main.

Sous un lampadaire, patiente une vendeuse de barbe à papa. Dans le baquet métallique qui tourne sur lui-même, la fille dépose du sucre et un colorant alimentaire. Quelques secondes plus tard, au sommet du cône central, elle tend un bâton qui récupère le sucre transformé en minces filaments roses. Magique ! Ça fond sur la langue, ça colle aux lèvres, transforme la bouche en petite grotte parfumée.

À peine vingt mètres derrière elle, une nouvelle cigarette au bec, il est toujours là. L’homme a été

ses lunettes de soleil et elle devine un regard noir, intense, qui ne la lâche pas. Elle sourit. Il répond.

À la baraque-buvette, elle commande une bière blonde qu'elle avale d'un trait. D'un coup de mouchoir en papier, elle s'essuie la bouche, évacue les restes de paillettes sucrées.

Maintenant, il lui faut oublier les battements accélérés du cœur, la transpiration qui lui humecte la nuque et qui, bientôt, si elle ne retrouve pas son calme, dessinera de fâcheuses auréoles aux aisselles de son chemisier. Elle sait que la bière ne tardera pas à faire effet. D'abord, un léger bourdonnement aux tempes. Puis, au creux du ventre, une sensation étrange de calme annonciateur d'audaces possibles.

La nuit est tombée comme une couverture qu'on tire à soi brusquement, faisant oublier les chaleurs inhabituelles de ce début octobre.

À deux cents mètres à peine, le jardin Massey, pour cause de fête foraine, ne fermera que tard dans la soirée. Pour y avoir maintes fois promené sa solitude, elle en connaît la topographie comme s'il s'agissait de son propre jardin, et sans même s'en apercevoir, elle s'éloigne de la place, s'engage dans la rue Eugène-Ténot. De la poche arrière de son jean, elle sort son portable, fait celle qui compose un numéro, se colle le mobile à l'oreille, en profite pour un bref coup d'œil derrière elle. À trente mètres, les mains enfoncées dans les poches de son blouson, il est toujours là.

Elle veut savoir à quoi s'en tenir. Alors, pas d'autre choix que d'accélérer le pas, bifurquer rue

André-Fourcade, parcourir une cinquantaine de mètres jusqu'à la médiathèque Louis Aragon et s'arrêter quelques secondes. Faire mine de s'intéresser aux rencontres littéraires affichées et reprendre son souffle.

Avant de s'engager rue Jean-Larcher jusqu'à la première entrée du jardin public, Maryline se retourne. Elle aperçoit quelques jeunes, canettes à la main, un couple ou deux, un vieux bonhomme et son chien. Le beau gosse a disparu. Du regard, elle inspecte la zone autour d'elle. Volatilisé, c'est le mot qui lui vient à l'esprit. Il est un peu plus de vingt heures et Maryline sent sur ses bras nus la fraîcheur du soir. Elle détache le gilet noué autour de sa taille, le pose sur ses épaules, entrecroise les manches contre sa poitrine.

Elle veut en avoir le cœur net. Alors elle franchit la grille encore ouverte du jardin, marche d'un pas tranquille comme si de rien n'était et, dès la première courbe, se glisse sur le côté, derrière un arbre. Devient, pour quelques minutes, la sentinelle de son propre délire. Et ça la fait sourire.

Maryline ne se retourne plus. Le regard rivé à l'allée éclairée de lune, elle choisit d'éviter le cloître, d'emprunter la voie qui le laissera sur sa droite. Entre elle et le bâtiment aux quarante arcades, se dessine un petit bois au sortir du premier tournant.

Il ne lui faut que quelques secondes pour quitter la promenade et s'enfoncer entre les premiers arbres. Elle se glisse entre les plaqueminiers de Virginie et les platanes d'Orient, s'enfonce un peu plus loin,

finit par se coller contre le tronc d'un marronnier géant. Elle pose son front contre l'écorce, fait tous les efforts possibles pour reprendre son souffle, calmer son rythme cardiaque.

Elle ouvre les yeux. De là où elle est, rien du chemin ne peut lui échapper. Du regard, elle suit la course des feuilles balayées par la brise soudaine, sur l'herbe fraîchement tondue, les trottements audacieux des écureuils. Un jeune couple aux doigts enlacés s'approche puis disparaît en discutant – c'est ce qu'elle a cru comprendre – du prénom d'un enfant à venir.

Puis le silence, simplement ponctué du bruissement des branches les plus hautes. Le calme brusquement rompu par la clameur, au loin, d'un manège et la voix du forain dans le micro bientôt couverte des hurlements des passagers.

Il ne faut qu'une seconde à Maryline pour se tendre comme un arc. Elle n'a pas rêvé. Derrière elle, le craquement d'une branche. Elle se retourne, d'un coup.

Il est là. À moins d'un mètre. Les lunettes repliées dépassent de la poche supérieure de son blouson maintenant fermé jusqu'au menton. Dans la presque obscurité, elle distingue son sourire, note la finesse de ses sourcils, la pâleur de sa peau.

— Je vous ai fait peur ?

La douceur de sa voix.

— Un peu. Je ne m'attendais pas à...

Il ose un pas, puis un autre. Des mains, il lui flatte les hanches, s'approche encore. Son visage est si près

qu'elle peut sentir son souffle. Il colle son ventre au sien, fait remonter ses mains le long de son dos, lui caresse maintenant la nuque, le cou, de chaque côté jusque derrière les oreilles.

Ce qui surprend le plus Maryline, ce n'est pas le rapprochement, ni le début de l'étreinte, mais que les mains qui la touchent soient gantées. Des doigts qu'elle devine protégés par un cuir souple.

D'un mouvement brusque, l'homme l'incline vers l'arrière, l'accompagne jusqu'au sol. Les doigts sur sa gorge écrasent le larynx, bloquent le sang et l'arrivée d'oxygène. Étouffent toute possibilité de cri.

Très vite, la moindre force abandonne ses bras, ses mains. Très vite, les yeux enflent comme des boules. Très vite, le brouillard. Très vite, le martèlement du cœur au ralenti. Très vite, le silence. Juste le souffle de l'homme, haletant.

La peur s'estompe. Ne demeure plus qu'une envie folle de pleurer. Un abyssal chagrin très vite balayé par le rideau qui tombe.

2

Quand son portable se met à vibrer, il lui faut d'abord réaliser que ce n'est pas un rêve. Afin de balayer toute équivoque, elle le laisse palpiter sur la table de nuit jusqu'au dernier tressaillement avant de retrouver le noir cotonneux de sa léthargie. Mais le sommeil a déjà changé de nature. Pollué par l'enfoiré qui ose appeler au beau milieu de la nuit. À moins que ce ne soit un faux numéro, une erreur à la... Et c'est reparti pour un tour! Elle ouvre un œil, chope son Samsung.

Sur l'écran, le prénom de l'enfoirée et l'heure:
Karine D – 1.20.

Félicité Danjou s'assoit sur le bord du lit, se frotte les yeux et décroche.

— Si vous voulez être la première sur le coup, il faut vous bouger, parce que là, c'est du sérieux.

Elle évoque juste le jardin Massey, un corps entre les arbres.

— Personne n'est au courant. Vous êtes la première.

— Merci.

— C'est parce que je vous aime bien.

Rien à répondre.

— Merci.

D'un geste, Félicité tire le rideau. Face au ciel étoilé, elle se décide pour un tee-shirt et un sweat à capuche. Son Canon 105 mm en bandoulière et les tennis à peine nouées, elle descend quatre à quatre jusqu'au sous-sol de l'immeuble. Entre les vélos remisés, elle empoigne son scooter, déverrouille la porte métallique, referme soigneusement derrière elle et enfourche l'engin.

Très vite, elle quitte le quartier de la gare où elle a emménagé depuis peu et file vers le centre-ville. À travers les rues endormies, elle conduit sans empressement. Dix minutes de trajet dans l'air frais de la nuit devraient suffire à la faire émerger complètement. Au fil des rues, elle laisse, sur l'écran plexi de sa visière, le reflet cadencé des lampadaires rythmer sa sortie définitive du sommeil.

Elle débouche rue André-Fourcade. En ligne de mire, la médiathèque collée au jardin public. Sur la gauche, la rue Jean-Larcher est barrée par les motards.

Elle soulève sa visière, tend sa carte de reporter-photo. Elle prononce le nom de la capitaine Demoustier et les hommes lui ouvrent le passage.

Elle sourit aux moues intriguées, abandonne le scooter sur son trépied, emprunte la première allée et laisse le cloître sur le côté.

Très vite, sur la droite, entre les arbres, la lumière blanche des halogènes. Elle songe aux tournages, la

nuit, aux fragments de rues ou de campagne comme maquillés de lumière blanche. Instinctivement, elle ralentit le pas, marche presque sur la pointe des pieds. Pour avoir plus d'une fois approché une scène de crime, elle en connaît les contours possibles. D'abord, les acteurs, chacun dans leur rôle, puis le corps sans vie dans son ultime posture, abandonné aux regards, aux commentaires, aux gestes inquisiteurs.

Elle s'arrête, prend appui contre un arbre.

À quelques mètres, entourant une femme couchée sur le dos, le commissaire Laugier, Perez, le légiste et, un peu en retrait, accroupis et balayant la zone de leurs torches, la capitaine Demoustier et le lieutenant Delmas.

Félicité lâche un faible bonjour.

Laugier redresse la tête.

— Qu'est-ce qu'elle fout là, celle-là ?

La capitaine s'est redressée à son tour.

— C'est moi qui l'ai appelée, patron.

— Comment ça ?

Karine revient dans le halo des halogènes.

— Plutôt que d'être shootés par des paparazzis, il est préférable que ce soit par elle. Et seulement par elle. Vous m'avez dit que pour la com' et les relations avec la presse, j'avais carte blanche, non ?

Laugier hésite une seconde, laisse son regard aller de l'une à l'autre, finit par s'arrêter sur la jeune photographe.

— OK. Mais pas plus de trois ou quatre clichés. Et vous me les montrez avant de quitter la zone. Vu ?

Félicité approuve de la tête, laisse le commissaire reprendre sa position.

Sans perdre de temps, elle enchaîne les gestes techniques. Elle s'adosse contre le marronnier, embrasse la scène, juge la distance raisonnable. Puis, elle colle un œil au viseur, trouve un point d'équilibre entre le hors-champ et ce qu'elle choisit de montrer. Elle sait que le regard prime sur tout. Ce qu'elle va donner à voir l'emportera sur la gestuelle. Ne lui reste plus qu'à élargir un peu le champ de vision à travers l'écran du boîtier-photo et laisser le Canon faire sa mise au point automatique. Dans l'objectif, les mains du légiste effleurent le visage sans vie. Les doigts gantés de latex soulignent la gorge bleuie, presque noire, écartent les lèvres, fouillent la bouche. Puis, Perez soulève les paupières, braque sur les pupilles le faisceau de sa lampe stylo avant de sortir son dictaphone.

Félicité écoute les mots qui suivent, les grave au fond de sa mémoire.

— Écrasement de la trachée ayant entraîné la fracture de l'os hyoïde, compression des artères carotides, d'où un œdème et une cyanose visibles de la face et de la langue.

Quentin Perez lève la tête vers le commissaire.

— Bref, les preuves irréfutables d'une mort par strangulation.

— Et pour le reste ?

— Vu l'état quasi impeccable du jean et du chemisier, peu probable que notre étrangleur ait déshabillé sa victime. On verra à l'autopsie, mais à mon avis, peu de risque de constater des violences sexuelles.

Pour les doigts, à première vue, un peu de terre sous les ongles. Un examen approfondi nous en dira plus.

Il se relève, d'une main essuie les traces d'humidité au niveau des genoux.

— C'est tout pour l'instant.

Laugier imite le toubib, frotte à son tour son pantalon.

— Tu vas m'aider à la tourner sur le côté, Quentin.

Accroupis, les deux hommes font basculer le corps. La capitaine et le jeune Delmas les ont rejoints et se baissent pour les aider.

Dans l'objectif de Félicité, apparaît le pull collé aux épaules, le chemisier froissé.

— Qu'est-ce que c'est que ça? laisse échapper Karine Demoustier.

Sur le front de Laugier, trois petites rides soudaines.

— On la retourne complètement.

Dans l'objectif, la photographe distingue un petit carré jaune et s'entend murmurer « Un post-it ».

Laugier saisit le bout de papier entre ses doigts encore gantés de vinyle.

— Avec l'humidité, c'est presque effacé. Mais on peut quand même déchiffrer.

La capitaine, maintenant collée à son patron, plisse un peu les yeux et, à voix haute, détache les syllabes.

— L'a-ttra-peur. Oui, c'est ça, « L'attrapeur ». Ensuite, trois petits points et, entouré d'un cercle, le chiffre 1.

— Il aurait pu lui coller sur le front, le jean ou même sur une main, fait remarquer Delmas.

Félicité se dit qu'ils ont affaire à un individu qui, assurément, a le goût de la mise en scène.

— En tous cas, lâche la capitaine, il a le sens du suspense.

— L'attrapeur, répète Laugier. L'a-ttra-peur. Vous en dites quoi? Je veux dire, est-ce que ça évoque quelque chose pour l'un d'entre vous?

Le silence. Chacun plongé dans les couches secrètes de sa mémoire.

— Moi, a priori, ce qui m'inquiéterait le plus, laisse tomber Félicité, c'est le chiffre 1.

Les regards se braquent dans sa direction.

— Ce que je veux dire, c'est que si l'assassin a pris le soin de numéroter sa victime, c'est qu'elle est peut-être la première d'une liste. Enfin, c'est juste mon avis.

Pas le temps à Laugier de lui dire que l'enquête, c'est le job des flics et que si elle est ici, c'est pour prendre trois photos pour la presse et pas pour autre chose, que son portable se met à vibrer.

Il regarde l'écran, s'excuse, décroche et s'éloigne de quelques pas. S'ensuit une suite d'approbations, de hochements de la tête et, pour conclure, un franc remerciement. Sur le visage du commissaire, une joie incontestable.

— C'est le CHU de Toulouse. Élisabeth est sortie de son coma. Je veux dire, Élisabeth Faraci, la commissaire principale.

Au tremblement de sa voix, on pressent l'envie de pleurer.

Le docteur Perez se relève, lui tend une main que Laugier checke sans retenue.

— Franchement, j'y croyais plus.

— Combien de temps, déjà, patron ?

— C'est vrai que vous n'étiez pas encore là, capitaine, au moment de l'affaire.

Il s'interrompt un instant, semble mesurer le temps écoulé.

— Ça fera un an dans quelques jours. Après son agression, à Auxerre, elle est tombée dans un coma profond. Depuis, elle est à Toulouse, en neurologie. C'est eux qui viennent de m'appeler. Je fais partie des premiers à prévenir en cas de pépin ou de bonne nouvelle.

Le jeune lieutenant s'est approché.

— Elle est vraiment sortie du coma ? Je veux dire, complètement ?

— Non, loin de là, Delmas. Ils m'ont dit qu'elle avait repris conscience en milieu de soirée. Apparemment, elle ouvre les yeux et parvient à communiquer par battements des paupières. Dans le jargon médical, c'est ce qu'ils appellent le syndrome d'enfermement. Autrement dit, elle est éveillée et consciente de ce qui l'entoure mais elle reste dans l'incapacité de communiquer, hormis avec les yeux.

Le silence, quelques secondes, le temps pour chacun d'imaginer le visage d'Élisabeth Faraci, la bouche entrouverte sur une sonde, les yeux cherchant à dire au monde tout ce qui brûle en elle.

Tandis que Laugier s'apprête à quitter l'espace, Félicité shoote une dernière fois la scène. Elle entend le commissaire distribuer les consignes, préciser qu'il

a identifié l'adresse des parents de la victime sur le répertoire de son téléphone.

— Ils habitent à Odos. C'est à cinq minutes d'ici. Pendant que vous terminez les derniers examens, capitaine, je file avec Delmas au domicile de la victime. On y trouvera peut-être la trace d'un mari, d'un homme ou d'autre chose.

Il jette un coup d'œil à sa montre.

— J'irai chez les parents sur le coup de six heures. Autant qu'ils profitent en paix de leurs dernières heures de sommeil, parce qu'après...

La jeune photographe distingue Laugier allumer une cigarette, l'entend indiquer à son équipe qu'après sa visite aux parents, il fera un saut à Toulouse. Un simple aller-retour.

— ... et je compte sur vous, capitaine, pour vérifier les photos de votre protégée.

Au loin, derrière les arbres et les grilles, les lueurs bleues du SAMU.

Karine Demoustier s'approche.

— Je peux voir les clichés?

Félicité Danjou fait défiler les images sur l'écran intégré. Défilent les corps penchés, les mains dans leurs gestes appliqués, les visages, le jaune du post-it, les couleurs un peu délavées du chemisier bon marché.

— Pour la presse, capitaine, je propose de garder les vues à distance en floutant les visages. Ça permet d'offrir aux lecteurs la scène de crime dans son ensemble, sans mettre l'accent sur le sordide. Qu'est-ce que vous en pensez?

— Je suis OK. Ensuite, vous les transmettez directement aux différentes rédactions. Je vous fais confiance. Et pas un mot sur le post-it et le chiffre. Ça pourrait affoler les gens. Et l'agitation, pour notre boulot, c'est jamais bon.

Instinctivement, la jeune photographe inspire profondément, un peu comme on prend son élan avant de sauter.

— Pourquoi est-ce que j'ai toute votre confiance, capitaine? Je veux dire, comme ça, d'emblée, alors qu'on ne s'est croisées que deux ou trois fois depuis votre prise de fonction?

Dans les yeux bleus de la flic du Nord, une forme de douceur.

— Vous êtes différente, Félicité. Je veux dire, des autres reporters. Contrairement à la plupart d'entre eux, vous n'êtes pas une voleuse d'intimité prête à faire du fric avec les secrets de chacun. Quand j'ai vu votre travail, j'ai compris que vous étiez une artiste. Et en plus, vous faites preuve d'élégance. Je veux dire par là que vous respectez vos sujets. Vous n'êtes pas celle qui chasse et les autres ne sont pas vos proies. Vous comprenez ce que je veux dire?

Lui dire son attachement à la géographie des êtres serait trop long. Trop long aussi d'évoquer ce désir en elle de ne pas posséder l'événement photographié. Ne surtout pas l'accaparer, mais s'approcher de lui, de ses contours puis de ses profondeurs. Des strates dissimulées des choses, devenir l'intime...

— Oui, je crois.

Dans le regard de la capitaine, il lui semble percevoir un changement. L'éclat soudain d'une tout autre émotion.

— Il y a aussi que j'ai perdu une sœur, il y a quelques années. Félicité, c'était son deuxième prénom. Celui de notre grand-mère maternelle.